

lumes déjà lus." Son costume ordinaire était, cependant, un peu moins négligé. Il était habillé d'un uniforme de chasse vert avec des boutons assortis ; et, quand le drap fut usé, il le fit retourner plutôt que de porter du drap anglais. Des bas et des culottes de casimir blanc complétaient son costume. Il renonça à son uniforme des Chasseurs de la Garde, six semaines après son arrivée dans l'île. Il conserva, cependant, le fameux petit chapeau.

"Comment avait-il arrangé sa vie ?

"Il déjeunait seul à onze heures, s'habillait pour la journée à deux heures environ, et dînait d'abord à sept heures. Plus tard, il mit le dîner à quatre heures. Il y eut un nouvel arrangement un peu avant le départ de Gourgaud. Ces changements avaient surtout pour but de tromper l'ennui des longues journées ou de remplir le vide des longues soirées. Car l'Empereur passait presque tous les jours dans sa hutte, lisant, écrivant, causant, et au milieu de tout cela "s'ennuyant à la mort."

"L'unique plaisir dans la vie du prisonnier était l'arrivée des livres. Il s'enfermait avec eux dans sa hutte, pendant des jours et des jours, s'y baignait, s'en régalaient, en faisait une vraie débauche. Même sans cela, il aimait mieux rester chez lui. Il haïssait tout ce qui rappelait la prison : les sentinelles, l'officier d'ordonnance, la possibilité de rencontrer Lowe. En restant chez lui, dit-il à Gourgaud, il conserve sa dignité. Là, il est toujours empereur, et c'est la seule façon dont il puisse vivre. Il tâche donc de prendre de l'exercice à l'intérieur. Lowe rapporte un jour que l'Empereur s'était fait construire un cheval de bois, fait de poutres croisées. Il s'asseyait à l'une des extrémités de la poutre, tandis qu'un contrepoids très lourd était suspendu à l'autre extrémité et il imprimait à l'appareil un mouvement de bascule. Ces remèdes ne réussissaient pas. Le manque d'exercice le rendait malade ; il avait des attaques de scorbut, ses jambes enflaient ; il éprouvait alors une sorte de satisfaction malade à constater que ses souffrances étaient l'effet des restrictions imposées par le gouverneur. Pendant la dernière année, il fut repris du désir de vivre ; on le revit quelquefois monter à cheval.

"Mais sa principale occupation, ce fut son jardin. On le voyait entouré d'une équipe de terrassiers chinois, planter, creuser, remuer la terre. Un grand artiste, dit Montholon, aurait trouvé un sujet digne de son pinceau dans ce puissant conquérant, chaussé de pantoufles rouges et coiffé d'un grand chapeau de paille, la bêche en main, travaillant dès l'aube. Paul Delaroche fit un portrait de lui dans ce costume ; il l'a représenté se reposant de son travail, le visage las et alourdi. Quel que fût le temps, ses compagnons étaient obligés de se prêter à ses fantaisies de jardinage. Peut-être, d'ailleurs, cette occupation leur agréait-elle mieux que les autres, car, à l'intérieur, ils avaient une rude besogne. Il fallait recopier ce qu'écrivait Napoléon. Son écriture, presque illisible de tout temps, l'était devenue absolument vers la fin. Le plus souvent il dictait ; ses séances de dictées étaient terribles !...

"On nous assure qu'un jour, à Longwood, il dicta quatorze heures de suite. La sténographie était inconnue des membres de sa maison : aussi la tâche était-elle des plus pénibles. Quelquefois Napoléon dictait pendant des nuits entières. On éveillait Gourgaud à quatre heures du matin pour prendre la place de Montholon, qui n'en pouvait plus.

"Outre le jardinage, l'équitation, la lecture et la dictée, Napoléon avait encore quelques distractions. A un certain moment, il lui prit fantaisie d'acheter des agneaux, de les apprivoiser. De chasse proprement dite, il n'en avait point. Lowe fit lâcher quelques lapins, afin que l'empereur pût les tirer, mais comme il faisait toujours les choses en maladroite, et à contretemps, il choisit le moment où Napoléon venait de planter de jeunes arbres. Les rats, suivant toute apparence, tuèrent les lapins et sauvèrent les arbres. En tout cas, les lapins disparurent.

"Au commencement, il sortait à cheval. Mais la présence d'un officier anglais, toujours sur ses talons,

lui était intolérable, et il resta quatre ans sans monter. Pendant ce long repos, il disait plaisamment de son cheval : "C'est un chanoine, s'il en fût ; il est bien nourri et ne fait rien..."

Tout cela, même agrémenté de parties d'échecs ou de reversi et de lectures à haute voix, était un bien faible remède contre la plus terrible maladie des exilés et des captifs : l'ennui.

Aussi, dit lord Rosebery, on ne peut s'empêcher de penser à l'animal en cage, qui arpente en long et en large, sans trêve comme sans but, le repaire où il est emprisonné, et dont les sauvages prunelles explorent le monde extérieur avec un farouche désespoir. Si Gourgaud s'ennuie "à la mort", que dire de l'Empereur ? D'ordinaire, il est calme et stoïque. Quelquefois, il se réfugie dans une sorte de grandeur abstraite ; quelquefois, il laisse échapper un gémissement sublime : "L'adversité manquait à "ma carrière !..." Il prend un des annuaires de son règne : "Quel bel empire ! 83 millions d'hommes sous mes ordres, plus de la moitié de la population de l'Europe !" Il essaye de maîtriser son émotion en tournant les feuillets ; mais il est trop visiblement af-



REDINGOTE EN PIQUÉ BLANC PORTÉE PAR NAPOLEON A SAINTE-HELENE

Vêtu de cette redingote blanche, d'un pantalon à pieds, un foulard flottant autour du cou, Napoléon passait ses journées dans sa chambre, lisant ou dictant la plus grande partie du temps, pour chercher à distraire son ennui.

(Collection de S. A. I. le Prince Victor)

fecté. Un autre jour, il est assis en silence, la tête dans ses mains. A la fin, il se lève : "Après tout, "s'écrit-il, quel roman que ma vie !..." Et il sort de la chambre..."

Lente agonie.—La conclusion d'un écrivain anglais

"... Pendant six ans, poursuit lord Rosebery, Napoléon connut l'amertume d'une mort lente, désolée, hantée par le regret. Il n'y a point, dans l'histoire, de position analogue à la sienne. Nos ministres avaient été déçus dans l'espoir que le gouvernement français le ferait pendre ou fusiller. L'Europe eut à ramasser tout son courage pour cette tâche sans précédent, de bâillonner, de paralyser une intelligence et une force qui se trouvaient trop gigantesques pour le bien-être et la sécurité du monde. Tel est le problème étrange, unique, effroyable, qui rend les souvenirs de Sainte-Hélène si profondément douloureux et attirants."

Oui, ce furent six années d'agonie. Avant d'être interné à Sainte-Hélène, Napoléon souffrait déjà, et sans doute depuis longtemps, de la maladie qui devait

l'emporter. Mais les rigueurs de sa captivité et le climat de l'île précipitèrent les progrès du mal. Dès la fin de 1816, Gourgaud note que l'Empereur se plaint de douleurs de foie, que ses jambes enflent, qu'il marche difficilement. Napoléon, comme l'autopsie, le prouva, succomba à un cancer du pyllore, maladie héréditaire dans sa famille et qui avait enlevé son père. Personne, — surtout les médecins ! — ne soupçonna la gravité du mal et l'imminence du dénouement.

Cette mort même ne désarma pas la haine de Lowe. Il refusa d'autoriser le transfert du corps en Europe (sur ce point, d'ailleurs, il n'était pas le maître), et prétendit que, sur le cercueil, le nom de *Bonaparte* fût ajouté à celui de *Napoléon*.

Voici la conclusion à laquelle s'arrête lord Rosebery, et dans laquelle il résume l'impression qui ressort des témoignages patiemment réunis et contrôlés par lui :

"Si c'était possible, nous voudrions ignorer tout ce qui a été écrit sur ce sujet, car c'est une lecture particulièrement pénible pour un Anglais. Nous ne pouvons nous empêcher de regretter que notre gouvernement se soit chargé de la garde de Napoléon, et, plus encore, que cette tâche ait été remplie dans un esprit aussi méprisable et par d'aussi malencontreux agents. Si Sainte-Hélène rappelle de cruels souvenirs aux Français, bien plus cruels encore sont ceux que son nom éveille parmi nous..."

On peut considérer que ce jugement est définitif et sera celui même de l'Histoire. Telle est d'ailleurs la justice immanente des choses. Tandis que la captivité de Sainte-Hélène a imprimé une tache au nom des gardiens de Napoléon, cette douloureuse épreuve n'a fait qu'ajouter un rayonnement suprême à la gloire de l'Empereur.

NOTES ET IMPRESSIONS

Chaque grand artiste refrappe l'art à son image. — VICTOR HUGO.

—A la campagne, comme les oiseaux j'ai soif d'espace et de liberté. — LYSANSE.

Si saint Paul vivait de nos jours, il se ferait journaliste. — Mgr KETTELIER.

Avec les femmes, il ne suffit pas d'être un grand homme, il faut avoir la figure de l'emploi. — CHERBULLIEZ.

Tel est le lot de l'imperfection humaine que tout blâmer est le moyen d'avoir le plus souvent raison. — G.-M. VALTOUR.

Au nombre des moyens les plus aptes à défendre la religion, il n'en est pas, à notre sens, de plus approprié à l'époque actuelle ni de plus efficace que la presse. — LÉON XIII

PITIÉ !

Les petits dorment sur la mousse,
Au fond du nid moelleux blottis ;
Et la mère, d'une voix douce,
Jase tout bas près des petits.
Tout le jour, des bois et des plaines,
Elle a sans cesse à ses aînés
Apporté des vers ou des graines.
Les yeux sont clos, les becs fermés.

— Hélas ! plus d'une mère envie
L'oiseau rassasié qui dort.
Toi, dont la faim est assouvie,
Aux miséreux donne un peu d'or.

Les blés sont fauchés par l'orage
Et couchés au creux des sillons ;
Sur le nid les grêlons font rage ;
La mère est loin des oisillons !
Elle arrive enfin, l'aile lasse.
Ses petits, privés de secours,
Sont muets !... Le dernier trépassé !
Yeux et becs sont clos pour toujours !

— Nul ne sait ce qu'un cœur de mère
Contient d'amour et de douleurs.
Toi, qu'épargna la vie amère,
Aux cœurs souffrants donne des pleurs.

PAUL PIONIS.